



PAR LAURENT SAUERWEIN

105277.1254@compuserve.com
www : geocities.com/paris/2572

Direct-Live

J'ai un faible coupable pour les Web Cams, ces centaines de caméras vidéo plantées un peu partout dans le monde, qui nous envoient, sur la Toile, l'image en temps réel d'un lieu lointain. Il y en a dont les images sont rafraîchies toutes les cinq secondes, d'autres toutes les cinq minutes. Certaines, c'est toutes les cinq semaines ou alors elles sont plantées sur des paysages inertes, comme la Statue de la Liberté où seule la lumière change. Je préfère mater des endroits où il y a des signes de vie, mais je comprends que des esprits plus fins puissent être fascinés par le gros plan d'une machine à café au fin fond du Minnesota.

La nuit, je m'en vais jeter un œil là où il fait jour, mes points de chute favoris étant sans doute les plages : le spectacle de l'eau et des vagues y devient la métaphore du flux d'images qui coule entre mon écran et cette autre rive. Les scènes d'intérieur m'attirent moins, à la fois parce que le lieu géographique – la distance qui nous sépare – y est moins perceptible et parce que la promiscuité avec les gens y devient gênante surtout si cela se fait à leur insu. Il y a un site où l'on peut observer des fourmis exhibitionnistes, ce qui ne me trouble pas outre mesure mais, n'étant ni voyeur ni flic, j'ai quelque scrupule à me coller l'œil au trou de serrure ou à me poster au-dessus de l'entrée du Ritz pour enregistrer les allées et venues de célébrités tragiquement photopiles. Les peep-shows qui sont légion sur le Web ne valent pas l'impassible façade de bordel – d'hôtel borgne – proposée sur un obscur site norvégien. Circulez, il n'y a rien à voir. C'est plus intéressant que les carrefours où défilent des foules sans que jamais nos regards se croisent. Mais c'est moins émouvant qu'une caméra paisiblement braquée sur un bout de plage, un ciel qui change et des silhouettes humaines qui promènent leurs ombres sur le sable. Il y a des Webs Cams en France aussi, mais je ne vous dirai pas où elles sont. Elles sont trop proches. S'il y a une poésie dans ce genre particulier de voyeurisme, il réside essentiellement dans l'image immédiate d'une extrême distance, sans autre intention que de relier d'une manière visible un point à un autre.

Paul Virilio dénoncerait *la tyrannie du temps réel, l'abolition des intervalles d'espace et de temps ces événements sans référence*. Il y verrait *le grand renfermement* qu'annonce, selon lui, une certaine mondialisation. Je le vois secouer un doigt d'apocalypse : *Ce grand renfermement est devant nous. Il est dans cette absence d'espace géographique et cette absence de délai pour communiquer qui faisaient la liberté même de l'homme*.

Je me demande si on n'aurait pas pu dire la même chose à propos de l'apparition du journal, grâce auquel les nouvelles ont pu se propager plus vite, plus loin, hélas au détriment du messager et de ses paroles colportées au galop. Mais je retiens ce que Jean Giono faisait dire à son maître d'école : *Mes enfants, ne courez pas dans la cour, elle vous paraîtra plus grande*.

En attendant, j'aime bien ouvrir quelques lucarnes sur des coins aux antipodes. Il ne s'y passe rien d'essentiel et c'est ça qui est formidable. Puis je les referme bien vite, sans avoir fait de mal à une mouche. ■



• En direct de la pause café. Ici, Big Brother s'est fait tout petit. Dans l'entreprise Berkeley Systems en Californie, il s'est collé au plafond. Une plongée sur la cuisine de la boîte. Le personnel va et vient, pour prendre un café, un sandwich dans le frigo ou se détendre sous le regard de l'horloge murale, et peut-être aussi, ce qui serait très fâcheux, sous celui du patron.



• En direct du pôle Sud. Là-bas, c'est le contraire d'ici, c'est-à-dire que c'est l'été. Mais c'est quand même très loin de tout. Juste une image.



• En direct de la plage. Brisbane en Australie, à 9 heures du matin. C'est déjà lundi et il fait jour. A Paris, c'est encore dimanche et il fait minuit. Les vagues, le sac et le ressac...

